

XXVII

Lundi 5 Juillet 1943

Léon avait reçu de l'officier allemand des ordres stricts : d'abord surveiller discrètement les jumeaux hommogres, noter leurs habitudes, les lieux vers lesquels ils se déplaçaient régulièrement, les heures de présence sur les dits-lieux. Et cela était réglé comme du papier à musique : le matin, dès huit heures, même le dimanche, ils étaient sur la terrasse de leur maison où leur père les faisait travailler... Léon chercha le mot longtemps et eut du mal à le dire.. « intellectuellement !» avec des livres et des cahiers. Puis à dix heures ils montaient au dôme où les ogres arrivaient en troupeau grognant mais plutôt bon enfant. Les retrouvailles de chaque matin était une suite de jeux, de poursuites, de lancers d'objets divers, de sauts mesurés au double-pas, de franchissements plus ou moins élevés, de combats simulés en opposition duelle strictement arbitrés et qui se terminaient invariablement par un jeu collectif mêlant mâles et femelles dans une espèce de mêlée confuse et pourtant règlementée où il était question, si Léon avait bien compris, de conquérir le territoire délimité de l'adversaire. On se passait pour cela une vessie de cochon à la peau bien tendue que l'on devait déposer dans le camp « ennemi ». L'empoignade était féroce, l'engagement total mais sans brutalité et dans le respect des règles strictes que faisait respecter un ogre arbitre.

A midi, les ogres s'installaient près des rhododendrons, pour certains à l'orée de la forêt. On sortait des besaces les produits de la chasse du « tôt le matin » que l'on se partageait parfois rageusement, quelques fois brutalement (la raison du plus fort...), de temps en temps bestialement (osons le dire !)

Les jumeaux eux descendaient retrouver leurs parents accompagnés d'une jeune ogresse, toujours la même, qui prenait la main du plus mature (à ce qu'il semblait à Léon !) pour traverser la forêt. A l'approche de la maison ils se séparaient difficilement après caresses et sourires affectueux.

« Très bien, cher Léon » dit l'Obersturnbannführer en lui tapant sur l'épaule, « nous avons là des renseignements importants. Mais qu'en est-il de l'après-midi ?

- A deux heures, il fait chaud sur le dôme et les ogres redescendent vers leur vallée. Ils restent à l'ombre dans la fajanne...

- Dans quoi ?

- Sous les hêtres, si vous voulez. Ils ne remontent au dôme que le lendemain matin.
- Bien ! Et les parents ? Cet Augustin et sa belle ogresse ?
- Je n'ose pas trop m'approcher de leur maison... Augustin est un malin, mais à ce que j'ai pu voir il s'occupe de sa ferme et c'est beaucoup de travail vous savez ! L'ogresse tient la maison et s'occupe de la basse-cour. Au repos l'après-midi, tous les deux lisent des livres sur la terrasse.
- Et la nuit Léon, et la nuit ?
- Il faut que je les surveille même la nuit ?
- Mais Léon, c'est l'occupation Léon ! Tout se passe la nuit : parachutages, échanges, passages, la résistance Léon ! Tout circule la nuit !
- C'est que ... j'ai un peu peur du noir monsieur mon Obersturmbannführer ...
- Quoi ! Vous avez une mission Léon et vous êtes un milicien... Dès ce soir vous vous cachez près de la maison et vous notez bien toutes les allées et venues. Je suis sûr qu'il s'y passe beaucoup de choses. »

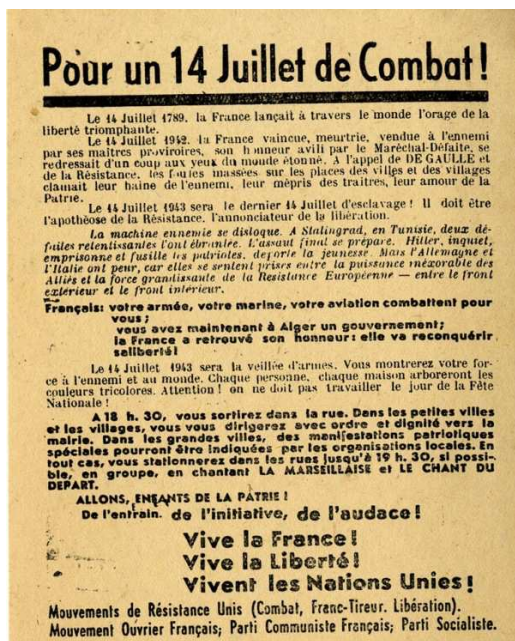


Lundi 5 Juillet 1943

Ce jour là, comme tous les soirs, Josef quitta la mine dès la nuit tombée. La veille, Augustin l'avait prévenu que Léon rodait dans le coin et qu'il fallait redoubler d'attention. Aussi c'est en étant très prudent qu'il franchit le dôme et se glissa dans la forêt. A l'approche de la maison il resta un moment sous le couvert des arbres et inspecta les alentours. La lampe de la terrasse était allumée et produisait une clarté suffisante : rien ni personne. Contournant le halo il se glissa derrière la basse-cour et pénétra dans la maison.

Augustin, Emeline, Karno et Morko étaient installés autour de la grande table, les jumeaux penchés sur des cahiers, Augustin surveillant leurs écritures. Emeline lisait :

- « Un tract ?
- Augustin l'a ramené cet après-midi du village
- Montre ?



Il le parcourut à grands traits :

« Le 14 Juillet 1943 sera le dernier 14 juillet d’esclavage...la machine ennemie se disloque... Vous avez maintenant un gouvernement à Alger... La France a retrouvé son honneur... Vous sortirez dans la rue, chaque maison arborera le drapeau tricolore. »

« Qui fait passer ça ? »

Mouvements de résistance unis (Combat, Franc Tireur, Libération) Mouvement Ouvrier Français, Parti Communiste, Parti Socialiste)

- J’en ai eu deux par Debureau. Tiens, en voilà un pour vous. Bien sûr, là-bas, vous ne bougez pas mais ça va leur remonter le moral. Vos filles tiennent le coup ?

- Ca va.

- On parle aussi d’un débarquement prochain des anglais, américains et canadiens en Sicile. Ca sent bon monsieur l’instituteur, ça sent bon ! »

Karno leva le nez de son cahier :

« Ca sent bon ? »

Morko ne réagit pas. Il s’escriyait, en tirant la langue, à rédiger un texte sur « la liberté, où commence-t’ elle, où finit-elle ? »

« Pas vu Léon ?

- Non, personne.

- Faites attention quand même. J’ai préparé des provisions dans le sac à dos derrière vous. Le boulanger a mis deux grosses couronnes de pain, j’ ai mis des patates et des haricots secs. J’ai pensé à récupérer chez le pharmacien des gouttes et des cachets pour le petit malade. Ca devrait aller?... Ah ! Les œufs, j’allais oublier les œufs ! Emeline les a préparés là, enveloppés dans le papier journal.

- Parfait Augustin. A demain ! »

Sac au dos, il ouvrit la porte lentement : rien ne bougeait, point d’ombre indélicate. Il gagna rapidement la nuit des grands chênes? La lune s’éteignait sous un nuage plat.



Léon était tapi derrière un fourré près du ruisseau. Josef le dépassa pour attaquer, sans le voir, le sentier de la forêt d'un pas alerte. Il n'y avait plus qu'à le suivre. Quand il se retourna au sommet du dôme Léon se trouva à découvert et n'eut que le temps de s'accroupir derrière les rhododendrons. Mais l'autre disparut soudain.

« Où est-il passé ? »

Il s'avança prudemment, soudainement effrayé par cet inconnu nocturne qu'il ne maîtrisait plus : il ne s'était jamais aventuré si loin sur cette terre d'ogres.

Tout en haut il eut un moment de vertige : un trou noir s'ouvrait sous ses pieds et il se mit à genoux, les mains à plat sur le bord de ce qui lui parut être un vide sidéral.

Un sentier se dessinait dans la pente abrupte qu'il emprunta, d'abord sur le derrière puis s'enhardit à se redresser. Il entendait en dessous de lui les pas de Josef qui crissaient sous les cailloux puis se firent plus sûrs : « il est sur un chemin maintenant. Mais où va-t-il ? »

La lune en profita pour s'échapper d'un nuage et découvrit le fond du cratère. Léon se mit à trembler comme une feuille morte au vent mauvais (!) Il s'était appuyé sur un tumulus :

« Mais où je suis ? »

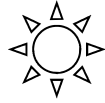
Autour de lui, les flancs de l'ancien volcan découpaient des ombres menaçantes, de vagues silhouettes de monstres rocheux, des profils de gorgones aux nez épatés, bouche lippue, griffes de lave acérées.

Il fallait pourtant avancer.

Plus loin il entendit comme un rideau de fer que l'on soulevait. Genoux tremblants il atteignit la petite gare dont il frôla le bois humide et aperçut l'entrée de la mine :

« C'est donc là qu'ils se cachent ! Le chef va être content. »





Pour un 14 juillet de combat !

Les habitants de la grotte s'étaient regroupés autour de Josef qui avait sorti le tract donné par Augustin.

« C est signé des Mouvements de Résistance, du Mouvement Ouvrier Français, du Parti Communiste, du Parti Socialiste, ça prend corps les amis ! Augustin m'a aussi dit que nos alliés anglo-saxons devaient débarquer en Sicile prochainement.

- Et nous là-dedans ? » questionna David, le plus âgé des musiciens.

- Patience David » répondit Josef, « pour l'instant nous sommes à l'abri et personne ne viendra nous inquiéter ici.

- Beaucoup de nos frères sont entrés en résistance et nous... » il mima le vieux juif courbé, tête basse, se faisant taper sur la tête sans broncher.

- Beaucoup de nos frères et sœurs ont été raflés et meurent dans les camps David, tu le sais.

- Et l'on ne sait pas tout.

- Qu'est-ce qu'on ne sait pas ? » questionna le plus jeune des adolescents.

- Toute les saloperies que les allemands font à notre peuple.

- A mes parents aussi ?

- A tes parents aussi, Amran !

- Je ne les verrai plus ?

- מקווה , garde l'espoir. »

Gad était le plus âgé des adolescents. Il se tenait à l'écart du groupe :

« Ezra nous avait guidé jusqu'à Jérusalem. Nous aurions dû y rester .

- La France n'est pas Babylone ! » sourit Aliza, la joueuse de bugle. »

Les quinze réfugiés haussèrent les épaules dans un même élan :

« Oh! C'est drôle ! » dit David, « recommencez pour voir ? »

Ils s'exécutèrent dans une synchronisation parfaite et David claqua des mains dans le contretemps : « épaule haute, épaule basse, frappé, épaule haute, épaule basse, frappé ...

Les musiciens étaient debout et le cercle s'organisa. Les enfants, un instant surpris trouvèrent rapidement le tempo. Le rythme prit corps spontanément puis la danse. Elsa avait pris les mains de ses filles, Josef la main de Sarah et d'Aliza qui éclata de rire. Gad entra dans le cercle et se mit à tourner : « Plus vite, plus vite ! » Le frappé des mains doubla, tripla, les épaules montaient, descendaient, cadence folle qui explosa dans un immense éclat de rire. Elsa se tenait les hanches, souffle court, ses filles applaudissaient à tout rompre, les quatre adolescents s'embrassaient.

« La musique ! La voilà l'idée, voilà comment nous allons exprimer notre résistance, notre combat... par la musique ! » David les regardait tour à tour, l'œil éclairé d'une lueur superbe.

- Oui, oui ! » hurlèrent les filles

- Mais comment ? » ricanèrent les garçons

- Un défilé, comme la veille du 14 juillet. Nous allons faire la retraite aux flambeaux ! Un défilé avec les lampions devant tenus par vous, les jeunes, la fanfare des cuivres derrière, un défilé tout le long de la galerie jusqu'à la grotte et là...

- Quoi ?

- Un concert.

- Euhhh ! (expression d'adolescent hébété !)

- Nous avons travaillé tous les six au conservatoire, par exemple, le sublime concerto pour trompette et cuivres de Samuel Rolenbach, une merveille. On le jouera pour vous. Ou autre chose !

- Non, non, non, non . Pas question ! » s'exclama Josef, trop bruyant.

- Mais on est loin de tout !

- Non ! La musique va monter par le puits et tout le monde va l'entendre. La Milice rode, beaucoup de soldats sont arrivés à la ville ces derniers jours. Quelque chose se prépare, nous devons être extrêmement prudents.

- Alors, nous jouerons en silence.

- En silence ?

- Silence total.

- La musique sans musique quoi ? » Josef leva les bras au ciel, « ...absurde ! »

- Non, Josef, non ! C'est un exercice qu'on nous fait faire au conservatoire. Nous connaissons notre partition par cœur. Quand mes doigts appuient sur les pistons de la trompette, avant même que mes lèvres se pincient Josef, avant même que je souffle dans l'embouchure, la note est dans ma tête et glisse jusqu'au cœur. C'est là qu'elle prend son âme, sa vérité... n'est-ce pas vous ? »

Les cinq approuvèrent.

- Et nous ? » Josef désignait le reste du groupe.

- « Croyez-moi, dans les circonstances actuelles, vous l'entendrez aussi ! »